

## 9. Courage, fuyons !

Des hurlements éclatèrent, ceux qui le purent se relevèrent en se frottant qui le genou, qui le front, qui les reins. D'autres restèrent sur le sol, inconscients ou gémissants.

Le Commandant et les officiers quittèrent la salle en urgence pour rallier le poste de commandement, ce qui rassura les passagers : ils étaient entre de bonnes mains.

Seul, le Commandant en Second resta dans la salle et entreprit de nous persuader que tout était sous contrôle, genre : « Ce n'est rien, ça va bien se passer, ok ? Cool ! ».

Pense-t-on à rassurer les gens quand il n'y a pas de danger ? Le simple fait que l'officier se sentît dans l'obligation d'avoir à les rassurer, confirma les passagers présents dans le salon d'honneur qu'ils avaient des raisons de s'inquiéter. Et je n'ose imaginer la réaction des autres passagers, ceux du théâtre, du casino et ceux qui se trouvaient sur les ponts promenades pour admirer le spectacle nocturne que leur avait réservé le Commandant.

En conséquence, l'inquiétude tourna vite à la panique. On vit les passagers, du moins ceux qui n'avaient pas été projetés à la mer pendant l'échouage, courir clopin-clopant à cause de la gîte du navire, se précipiter vers les canots, revenir vers leur cabine pour endosser leurs gilets de sauvetage, heurter ceux qui en revenaient, se croiser, se bousculer, s'entasser, s'agglutiner jusqu'à emboliser tous les accès et les issues.

En me frottant les reins, me tamponnant le nez et comprimant une bosse provoquée par la collision avec un guéridon, j'avais rejoint Nyan-Nyan et Fleur-de-Courge qui balançaient entre céder à la panique générale et bénir cet événement incongru.

– Belle prestation ! Sauvés par le gong ! dis-je.

– Machinoulet ! Qu'est-ce qui nous a pris ! Comment avons-nous pu nous comporter avec toi de cette manière, après tout ce que nous avons vécu ensemble !

- J’espère que vous en avez bien profité, au moins ?
- On s’est gavé ! dit Nyan-Nyan d’un air gourmand, je n’imaginai pas ce que c’était, la notoriété ! C’est mieux qu’un rail de coke ! Enfin j’imagine... Le choc ! C’est peut-être chiant pour les autres mais que c’est bon ! J’y penserai, la prochaine que j’en rencontrerai un...
- Un quoi ?
- Un notable ! je comprendrai le plaisir qu’il en tire ! Ça me permettra de lui faire un clin d’œil de connivence, même s’il ne comprend pas pourquoi ! J’aurais au moins connu ça, ce qui n’est pas ton cas : nous ne sommes plus du même pont !
- De toute façon, dis-je, tout ça va sombrer dans l’oubli, par quatre-mille mètres de fond...
- ...Pas certain, dit Nyan-Nyan.

...Pas certain ! Pas certain ! J’avais du mal à partager sa zénitude. Rien ne m’assurait que le navire n’allait pas glisser dans une fosse abyssale après s’être éventré sur la crête d’une falaise sous-marine affleurante. C’était bien la dernière fois que je grimpai sans casque sur un navire dépourvu d’airbags et de ceintures de sécurité.

Cependant, autour de nous, en l’absence de conséquences visibles susceptibles de concrétiser la première flambée de panique déterminée par les appels à garder son calme, l’agitation retomba, remplacée par l’inquiétude et les soins portés aux blessés gémissants ou prostrés.

Dans tout le reste du navire, les passagers maintenant équipés, emplissaient les coursives, encombraient les couloirs, stationnaient sur le pas des portes des cabines en attendant les instructions qui ne manqueraient pas de leur être diffusées.

Une panique, ça s’organise, ça se nourrit d’appels au calme et de paroles rassurantes.

Pour éviter qu’elle ne s’éteigne d’elle-même, faute de nouvel

événement, le Commandant, par l'intermédiaire du système de communication interne, souffla sur les braises en affirmant qu'il n'y avait rien à craindre et que chacun ait à rejoindre sa cabine où de nouvelles instructions lui seraient données.

Ceux qui stationnaient dans les salons et les ponts promenades se dirigèrent vers leur cabine, tandis que ceux qui y étaient déjà préféraient rejoindre les ponts promenade pour échapper au sentiment de claustrophobie qu'ils ressentaient dans les coursives.

Les deux flots se croisaient, s'interpellaient, se bouscullaient, s'invectivaient, se frictionnaient et s'enflammaient.

La panique n'est peut-être pas belle à voir mais elle est séduisante. La regarder vous submerge d'envie d'y participer. C'est le truc à ne pas manquer. Comment ne pas se joindre au courant d'une foule qui se précipite vers on ne sait où ? Il y a bien quelqu'un qui le sait, en tête de ce peloton d'abrutis qui vous empêche de passer ! Sinon, pourquoi cogner, pourquoi griffer, pourquoi courir vers l'abîme ?

Sur la timonerie, on n'allait pas laisser retomber la mayonnaise, on décida donc de remettre un peu d'ordre dans ce bordel qui prenait corps et on appela les passagers de bâbord à rester à bâbord et aux tribordiers à rejoindre tribord. Tu parles comme on allait aller à tribord !

- Rappelle-moi : bâbord, c'est à gauche ou à droite ?
- Bâbord, c'est en haut, tribord, du côté où ça penche ! Quand tu regardes vers la proue, naturellement !
- Elle est où, la proue ?
- Dans le sens de la marche !
- Mais on est arrêté !

Lors, la panique reprit de plus belle. D'autant, que pour relayer le message du Commandant, des officiers essayaient de démontrer au mégaphone qu'elle n'avait pas lieu d'être. Calmer une foule avec des mégaphones ! Il faut être tombé sur la tête !

Déjà le préfixe « méga » fout les chocottes à lui tout seul. En mer, vous l'associez au Mégalodon, cet ancêtre du Grand Requin Blanc dont le cinéma s'est servi pour vous faire passer l'envie de prendre ne serait-ce qu'un bain de pieds. Vous pouvez aussi penser aux mégatonnes des bombes H, lors des essais nucléaires sous-marins.

Mais sur un navire qui vient de se secouer les puces comme venait de le faire le « Belétron », utiliser un mégaphone revenait à utiliser une sirène pendant un bombardement pour signifier que ce n'est pas la peine de courir aux abris.

La panique avait repris sans autre objet pour la concrétiser que la gîte du navire qui maintenant ne bougeait plus. On paniquait à toutes fins utiles, pourrait-on dire. On paniquait de voir les gens paniquer, c'était suffisant et d'autant plus terrifiant qu'on n'en voyait pas encore la raison mais qu'on la devinait monter des abysses, la mâchoire ouverte.

Un coup de pied dans une fourmilière. C'est l'image qui me vient à l'esprit pour décrire les premiers moments de, disons le mot, ce naufrage qui vit le flot des passagers se répandre dans tous les sens depuis les salons, les salles de restaurants, le casino, la salle de théâtre jusqu'aux cabines, puis refluer vers les salons, en déborder, bouillonner, refluer, écumer, emplissant le moindre interstice. La panique, semble-t-il a horreur du vide.

Les salons pleins, les passagers remplirent les coursives, les escaliers, les promenades et les ponts. Le danger ne se concrétisant pas, ils se mirent à gesticuler, comme des nageurs qui remuent leurs guiboles alors que Carcharodon Carcharias, toujours le Grand Requin Blanc, quel beau nom, s'approche par-dessous pour leur grignoter les arpiens.

Les smartphones filmaient ces moments ultimes, pour plus tard... La technologie moderne nous rend ubiquistes, au moment même de se noyer on peut s'envoyer ailleurs par Whatsapp !

Cachés dans la timonerie, les officiers paniquaient aussi. On

relisait le manuel pour se remettre en tête la marche à suivre en cas de panique des officiers. En se penchant un peu, ils pouvaient voir en contrebas le grouillement humain qui se pressait sur le pont IV où se trouvaient les chaloupes et les membres d'équipages, reconnaissables à la couleur de leurs gilets de sauvetage, qui tentaient de calmer l'émeute et de manœuvrer les bossoirs.

– Bon dieu ! Mais de quoi je me mêle ! hurla le Commandant au bord de l'apoplexie, qui leur a donné l'ordre d'armer les chaloupes !

En fait, en attendant des ordres qui ne venaient pas, l'équipage faisait ce qu'il pouvait pour échapper au lynchage que leur promettait les plus excités. Car la panique a des effets très divers : elle sidère et paralyse les plus avisés ou rend furieux et fausse le jugement de ceux qui n'en ont déjà pas beaucoup.

Alors, en plus, quand le matériel n'y met pas du sien, les bras vous en tombent des mains ! Pourtant les bossoirs étaient repeints de frais, puisque c'était le pensum habituel infligé aux retardataires et aux tire-au-flanc. Pour être peints, ils étaient peints ! À en bloquer les réas ! Mais encore fallait-il savoir s'en servir !

– Heureusement que ces idiots ne savent pas les manœuvrer ! commenta le Second Commandant, il manquerait plus qu'ils prennent notre place ! Ce ne sont même pas des marins !

Sur ce point, il n'avait pas tort. Par un souci d'économie qui l'honore, l'armateur avait embauché un équipage opportuniste, composé d'hommes aux langages tellement différents qu'ils ne pouvaient communiquer entre eux que par le truchement de deux, voire trois, interprètes, ce qui ne facilitait peut-être pas les manœuvres par temps calme mais faisait faire une belle économie. Les langues étaient tellement diverses que les officiers qui avaient de l'esprit, ce qui n'est pas indispensable pour naviguer me direz-vous, avaient rebaptisé leur navire le « Babelétron ».

– Commandant ! cria le Chef Radio, Djakarta nous demande si nous avons besoin d’aide ! Apparemment, il y a des passagers qui ont appelé leurs proches et ça commence à faire le buzz !

– Dites leur...attendez, vous avez fait le point sur les dégâts ? On a une voie d’eau ?

– Non, Commandant, répondit le Chef Mécanicien, on s’est simplement vautré sur une crête inerte. Un banc de sable en quelque sorte !

– Mais, la panne électrique ?

– Tout a valsé, là-dedans ! les alternateurs se sont déconnectés. C’est en train d’être réparé !

– Et une fois réparé, que pourra-t-on faire ?

– Ben... On pourra lire, puisqu’on aura la lumière. Mais c’est tout ! Vautré on est, vautré on restera !

– Bon..., le Commandant se tourna vers le Chef Radio, dites à Djakarta qu’on a une simple panne électrique mais que ça va être réparé !

– Djakarta nous dit de faire vite, Commandant, il y a un cyclone qui s’approche, si nous avons besoin d’être assistés, c’est maintenant qu’il faut le demander. Dans une dizaine d’heures, le temps qu’un remorqueur nous rejoigne, ça va être chaud !

Le Commandant se tourna vers ses officiers :

– Quelqu’un aurait une idée pour nous tirer de là ?

Des idées, les officiers n’en manquaient pas, non sur la conduite à tenir mais sur celle qu’il aurait fallu avoir tenue pour ne pas se trouver dans la situation présente.

Le Second Chef Radio et le Chef Mécanicien tenaient pour une conduite qui aurait privilégié la sécurité en navigant à plus de cent dix milles des côtes de Scarsmith Island, quitte à n’apercevoir du volcan que les reflets de ses feux dans le ciel.

Le Chef Radio et le Second Mécanicien auraient, quant à eux, choisi une route tout à fait différente où ils étaient presque sûrs

qu'on n'aurait pas rencontré de hauts fonds mais qui aurait permis d'admirer l'arrière du volcan, où ne s'épanchait aucune fontaine de lave.

Les deux partis argumentaient avec véhémence, en barbouillant la table à carte de leurs itinéraires respectifs sous le regard égaré du commandant qui avait perdu le nord depuis un moment.

Les deux partis se faisaient face, l'un mené par le Chef Radio, l'autre par le Chef Mécanicien et chacun tentait de ranger derrière lui les élèves officiers et chefs de quarts, s'invectivant lorsqu'un officier pont faisait défaut ou qu'un officier machine ralliait le pont.

Le Commandant s'approcha de la timonerie qui surplombait le pont IV où les passagers se faisaient la guerre pour embarquer. Une poignée d'énergumènes, armés d'armes de poing, se taillaient la route à travers la cohue en tirant en l'air, écartant les vieillards, repoussant les femmes, piétinant les enfants.

– America first ! vociférèrent-ils avant d'entonner le Glory Hallelujah et de prendre d'assaut une chaloupe prête pour l'embarquement.

Leur organisation déterminée donnait envie d'applaudir.

– Ils sont enragés, balbutia le Commandant, si on descend maintenant, ils vont nous étripier ! Il vaudrait mieux... Je sais pas...

– Commandant ! Et si nous commandions la manœuvre depuis la vedette ? On aurait une meilleure vue d'ensemble !

L'idée redonna un peu de vigueur au Commandant qui entrevit une chance de s'en sortir vivant.

– C'est une excellente idée, lieutenant ! dit-il fébrilement, mais nous allons ramasser tous ce qu'il faut... Le coffre-fort, les armes... Vite, avant que ça ne dégénère !

Le Second Radio et le Second Mécanicien, côte à côte, les mains dans les poches regardaient le pont IV depuis la timonerie,

pendant que leurs chefs s'affairaient à rassembler ce qu'ils ne voulaient pas laisser derrière eux.

– C'est pas un peu hot, de quitter le navire comme ça ? Demanda l'un à voix basse.

– M'en fous ! Moi, je vais où va mon Commandant ! Pour le reste... De toute façon, t'as entendu : il y a un cyclone qui s'amène... Même s'il se décidait à se bouger le cul, on pourrait pas les sauver tous !

Sous eux, une chaloupe, pleine à craquer, commençait à descendre en râclant la coque à cause de la gîte du navire, les ralinges de bossoirs étirés à l'extrême. Eût-elle été moins chargée, la descente eût pu se faire, même difficilement, mais des acrobates qui avaient été refoulés au moment d'y entrer, avaient sauté sur le toit, la rendant encore plus difficile et lourde à manœuvrer, jusqu'à ce que finalement, les câbles se déroulassent en sifflant et que la chaloupe roulât sur elle-même comme un baril de Brent, précipitant tout ce monde à la mer.

– Regarde, ils sont en train de déglisser toutes les chaloupes... Font chier, ces cons !

– Pourquoi ils n'embarquent pas à tribord ?

– Parce que ça penche, ils ont peur que le bateau se retourne sur leur tête.

– Mais ça serait plus facile pour descendre les chaloupes !

– C'est pas à nous d'aller le leur dire ! Le Commandant a dit qu'on dirigerait les secours depuis la vedette ? On le leur dira depuis la vedette !

Une autre chaloupe, manœuvrée par des membres d'équipage complètement dépassés mais voulant bien faire, pendait verticalement, retenue par un seul câble bloqué dans la poulie du bossoir.

– Les paris sont ouverts, murmura le Second Radio, cent euros que le bossoir plie dans moins d'une minute...



- Tenu ! les deux officiers regardèrent la scène en silence pendant trente secondes, Ah, merde... J'ai perdu !
- Bon, vient, dit le Second Radio en se retournant, ils y vont ! N'oublie pas que tu me dois cent euros !

Les officiers descendirent avec le commandant au pont IV, à tribord. Ils embarquèrent sur la vedette qu'ils mirent à l'eau plus facilement après qu'ils eurent réussi à débloquer les poulies des bossoirs. La vedette s'éloigna dans l'obscurité et sans doute contourna-t-elle le navire pour porter secours et assistance aux naufragés.

Sur le « Belétron » on finissait de jeter des chaloupes à la mer avec des gens dedans et certaines parvenaient à s'éloigner sans savoir vers où se diriger, anxieuses de s'éloigner d'une épave qui pouvait les emporter avec elle vers les abysses. Dans l'obscurité, il était difficile de savoir combien de chaloupes avaient pu être mise à l'eau et avec combien de passagers à bord

Elles étaient commandées par des hommes d'équipages dont la connaissance de la mer se limitait au salaire qu'ils toucheraient à la fin de leurs contrats, qui n'avait jamais été formés pour des manœuvres n'arrivant statistiquement jamais et qui représentaient plus une masse salariale à dégraisser que des techniciens spécialisés.

Dans cette manœuvre de sauvetage, on peut dire que la démocratie avait joué à plein : on avait fait fi des classes de cabines et on avait jeté pêle-mêle des suites grand-luxe avec balcon et des cabines simple sans hublot. Ce qui avait prévalu, c'était la détermination que les passagers avaient démontrée pour sauver leur vie.

L'humanité, la bienveillance ou même la simple politesse ne s'étaient révélées que des manifestations d'une faiblesse coupable, d'une mollesse suicidaire qu'il valait mieux secouer pour

en débarrasser la société. La solidarité, oui, mais pour les siens et l'arme au poing.

Dans les salles des machines, des techniciens s'affairaient toujours à réparer les dégâts électriques, inconscients de la désertion de ses cadres.

Les membres d'équipages qui avaient mis à l'eau la dernière chaloupe, s'en tapèrent cinq, high five ! Bon boulot, on a fait ce qu'on a pu ! En portugais brésilien, hindi, bengali, en chinois, que sais-je encore... Du point de vue des survivalistes qui avaient embarqué de force dans les chaloupes en débarquant les autres, revolver au poing, ces pauvres bougres étaient vraiment les rois des cons.

Au bar du restaurant du pont Prestige, Nyan-Nyan fit péter une bouteille de champagne.

- C'est parti pour la dernière ? proposa-t-il.
- Pourquoi la dernière ? demandai-je.
- Tu es au courant pour le cyclone ? On va passer à la concasseuse !
- Peut-être pas ! Tu vois tout en noir !
- Et puis après tout, c'est toi l'auteur ! démerde-toi !
- Attends... Mets les nouvelles un peu plus fort...

Nyan-Nyan monta le son de la télé où une émission spéciale semblait être diffusée :

- « ...semblerait qu'un tremblement de terre ait secoué l'océan Indien. Son épicentre se situerait à 250 kilomètres à l'ouest du nord de l'île indonésienne de Sumatra. Initialement estimé à 6,4 sur l'échelle de Richter par le Bureau de géophysique de Jakarta, sa magnitude aurait été estimée à 9 par le Centre d'Alerte sur les Tsunamis du Pacifique, ce qui en ferait l'un des plus puissants séismes jamais enregistrés à ce jour. Cette secousse aurait provoqué la formation d'une vague de quelques centimètres de hauteur, se déplaçant à plus de cinq-cents kilomètres heures dans

toutes les directions en mer profonde, se transformant en une vague de plusieurs mètres, à une vitesse de cinquante kilomètres heures dans les mers peu profondes et aux abords des côtes... »

Un commandant qui abandonne son navire, un tsunami qui ravage l'océan Indien, nous sommes à une époque où advient ce qui, statistiquement, ne devrait pas advenir. Nous ferions bien d'ouvrir l'œil, tout peut arriver.

– C'est pour nous, ça ? On est loin de l'épicentre ?

Nyan-Nyan sortit son smartphone et lança Gougueule Maps.

– Environ huit-cents kilomètres... Ça nous laisse entre deux à quatre heures...

– Il faut prévenir les passagers et l'équipage... Enfin, ce qu'il en reste ! Tu vois, finalement, nous n'aurons pas besoin d'attendre le cyclone, nous serons roulés dans la bétonnière demain matin, avant qu'il arrive !

– Alors moi, je serais pour attendre sur le pont et profiter de la vue en buvant du champagne !

– Entendu ! Champagne pour tout le monde ! Passagers et équipage !